

Dans Bourges ancien, musiques d'aujourd'hui

DEUXIÈME festival à la maison de la Culture de Bourges. Du 21 juin au V~ juillet, le groupe de musique expérimentale organise des « journées ». Au Jardin des Prés-Fichaux, au Couvent des Augustins, au Palais de Jacques-Cœur, à la Maison, à l'Archevêché. On pourra suivre des « allées sonores » dessinées par Arriagada, F. Barrière, Luc Ferrari, Pierre Henry, Parmegiani et Mâche. On retrouvera Boucourechliev (« Archipel 5 » pour clavecin). Les enfants découvriront l'électro-acoustique et les amateurs d'audio-visuel les « Voix en miroirs » de Kaufmann... Gérard Fremy jouera les sonates de Cage (tandis que Cage jouera, à la même date avec David Tudor, à Pampelune au cours d'une longue fête organisée par Luis de Pablo). Enfin Élisabeth Chojnacka créera l'œuvre de François-Bernard Mâche, « Korwar », pour clavecin et bande magnétique, le 30 juin.

J'ai écouté la bande de « Korwar » et contemplé la partition où tout est noté, clairement, sur des portées; tout, même la pluie - « J'ai fait une « longue dictée musicale » - dit le compositeur... : chants d'oiseaux extraordinaires, sifflement des baleines tueuses, marche crissante des crevettes, bruit de l'eau.

En écoutant, face à une grande cage, je regardais le « shama de Malaisie » qui a composé, par son chant, une part de « Korwar » Tout était calme dans la pièce près du ciel, comme tapissée de feuilles et de silence. Ce qui m'a frappée dans la bande électro-acoustique, c'est la densité de l'espace autour des sons. Le fantastique qui se dégage de ces sons réels : comme une touffeur, où le moindre détail, vibrant dans l'air, prend une terrible importance.

« Korwar » c'est un nouveau territoire sonore. « Je m'approprie le réel, dit François-Bernard Mâche, en y posant une marque, mais je suis également un élément de ce territoire sonore. »

Ainsi cet oiseau de Malaisie imite ce qu'il entend, le merle ou le moineau, ou l'indicatif de la télévision ! Dans « Korwar », le shama, enregistré durant de longues heures, imite le clavecin qui, à son tour, imite l'oiseau. Où commence et finit la musique ?

Dans un texte très intéressant qui sera publié par la Maison de la Culture de Bourges, « Un clavecin au zoo », François-Bernard Mâche explique sa démarche. Je lui demande le sens du titre.

- « Korwar » est un mot qui appartient aux peuples de Nouvelle-Guinée.

- Vous y êtes allé?

- Non ! « Korwar » est un réservoir de force spirituelle, Le crâne fait là-bas l'objet d'une conservation attentive, dans une sorte de meuble en bois, surmodelé et repeint où il est inséré. C'est donc à la fois une sculpture, si on considère l'argile et les couleurs qui le recouvrent et le cadre de bois où il repose, mais aussi un objet

éminemment naturel et brut, visible sous l'enduit « esthétique ».

- Vous avez voulu faire quelque chose d'analogue musicalement?

- Oui, dans un cycle d'œuvres pour une bande magnétique de sons bruts liée ainsi, ou juxtaposée à diverses musiques instrumentales.

- Ce cycle comprend?

- « Korwar » pour clavecin et bande, « Agiba » où la bande est à nu, « Rambaramb » où elle est entourée d'un orchestre symphonique. D'autres variations suivront. C'est mon « thème et variations »

- Vous pensez tout réalisme impossible...

- Oui, plus le réalisme est extrême, plus on est proche du fantastique. À condition de réussir le déplacement de sons nécessaires pour qu'un shama, un guanaco, des animaux de toutes sortes, sortent de leur zoo sonore et suscitent une écoute musicale.

- Vous poursuivez ici une démarche amorcée avec « Rituel d'oubli » ?

- Comme « Rituel d'oubli », mais de façon plus incisive et plus abstraite, « Korwar » est un essai de réponse au dilemme nature-culture. Le rôle du clavecin n'est ni de s'opposer aux sons enregistrés, ni de les commenter, mais, le plus souvent, plaqué sur eux, de signifier - lui, cet instrument à l'hérédité chargée, cet instrument aristocratique -, la profonde identité entre le geste musical, le cri animal et les palpitations des éléments. Vous savez que je suis hostile au « collage » parce que je pense qu'il ne faut pas prendre en dérision une culture périmée : elle doit s'effriter, s'écrouler d'elle-même. Il faut sortir de son « vase clos », sortir la musique de ce « vase clos », mais ce n'est pas une question de « salle de concert »

- Il s'agit de trouver d'autres constructions ?

- Ouvrir un autre espace construit avec ces sons. Retrouver la nature.

- Le public est-il prêt actuellement à retrouver cette nature?

- Je le crois. Les gens sont prêts à accueillir la nature en oubliant la culture. Si j'enregistre les sons naturels et les utilise, ce n'est pas pour faire un « climat », un « environnement », un « lieu », ce n'est pas pour esquiver la composition et faire un reportage, c'est pour poser d'autres problèmes. Il est inutile de faire des révolutions dans un esprit de satire, si l'on n'a rien à mettre à la place.

- À la place, vous offrez la nature?

- Ma conviction est que le réel sonore est inépuisable, Ma démarche ici est une relecture du réel ; lecture décapée des vernis culturels qui, avec le temps, étaient devenus des vernis trop opaques.

- La poésie musicale « réaliste » d'une oeuvre comme « Korwar » va au-delà d'une aventure partagée par les auditeurs, d'un voyage...

- C'est, en effet, à une échelle très modeste, une sorte de geste politique, d'adieu à un certain humanisme.

- Vous écrivez : « Par exemple, la Pop Music établit un contact social tout autre que la plupart des autres musiques populaires mais elle reste musicalement arriérée... »

- Oui., c'est la « première voie » ; on peut jouer ce que l'on veut pourvu que ce soit en dehors d'une salle de concert, mais l'écriture reste conventionnelle. À quoi bon ? Inversement, beaucoup de créations « d'avant-garde » se trouvent coincées dans le rituel du concert classique...

- Elles paraissent alors prolonger, selon vous, la « tradition » ?

- Elles font figure, oui, de prolongements traditionnels. Il faudrait mener la lutte sur un double front pour éviter à la fois la déliquescence ou la régression de l'écriture et la compromission avec les circuits de communication classiques.

- Le « naturalisme », c'est une amorce ?

- Exactement... Le déplacement social et musical ne pouvant avoir lieu par une simple décision de l'esprit, pas plus que la révolution ne se fait sur le papier, il est possible de l'amorcer par le naturalisme qui contient ce double refus musical et social. Refus de la tradition plus radical que toute transgression puisqu'il consiste à récuser au moins partiellement la dimension historique même de la musique. Le naturalisme n'a que des représentants isolés dans l'histoire (Moussorgsky, par exemple). Ce que tend peut-être à faire une oeuvre du genre de « Korwar », c'est à suggérer une contre-culture, retournant par jeu toutes les armes que s'est données l'esprit humain (y compris la logique trop naïvement rejetée par certains) contre le sérieux officiel...

- Vous avez réalisé cette oeuvre dans le studio électronique de Bourges ?

- J'y ai beaucoup travaillé. J'avais reçu du matériel de laboratoires biologiques (les baleines, les crevettes., animaux, surtout les baleines, difficiles à capter ! J'avais recueilli texte et voix en langue Xhosa où les bruits de bouche sont insérés dans les syllabes avec l'aide de Miss Dzulane. Puis j'ai « réalisé » à la maison de la Culture. C'est actuellement le seul lieu en France où un compositeur puisse travailler dans des conditions parfaites.

Martine Cadieu

Les Lettres Françaises, 21 juin 1972.